

Arborescences intérieures

Christiane Léaud

Volume 22, numéro 5 (131), septembre–octobre 1980

Écrivains d'une génération

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29908ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Léaud, C. (1980). Arborescences intérieures. *Liberté*, 22(5), 54–60.

Arborescences intérieures

CHRISTIANE LÉAUD

*Ainsi je vibre et tremble tout au long de mon axe
Avide en bas
Ivre en haut
Folle partout.*

Regard dilaté
Ecartelé douloureusement de celui qui veut ramener
au centre de la pupille les ruisseaux lumineux qui
restent encore dans le cercle d'ombre que l'oeil n'em-
brassera jamais, derrière la tête.

Enflures de rêveries sur tous les grains du corps.
Gonflées de ces bruissements à dire,
Venus toujours par derrière,
En surprise,
D'une épaule à l'autre,
Sans que jamais la tête puisse se tourner à temps.
Dérèglement du cou.
Puis le regard brutalement se cloue, par la vitre, au
tilleul impassible.

L'instant vrai.
La grille s'offrait alors.
Ah ! la clairière !
Le rocher lavé verdissait jusqu'à la source.
J'écartais de mon front les feuilles incandescentes.
Je me suis éprise, irrémédiablement, de ces aurores
intérieures.

L'Innommable est sans saison.
Tige des coeurs vivants.

L'errance toujours... Mon regard franchit les sables
et meurt sur un horizon ironique qui me lie dans
son cercle.

J'ai ouvert mes yeux
sur un ciel désertique...

Sur un vent invisible
La lumière a varié...

Un voile transparent
Prend la couleur
De tous les sons
De la musique...

La mer est devenue
Paisible comme un cloître.

Sentir en moi renaître la dansable pour
un mur éclatant qui fit croire à l'été...

LA SECONDE

Le plus douloureux pour moi, parfois : sentir que dans son regard fixe posé sur moi, il la voyait courir sur la verticale de mon corps, grandir à longs pas dansants, me traverser comme un navire, royale, puis se lover dans ma forme.

LA MORT ROUGE

Quand je serai pourpre,
sous mon front, tu te feras creuse,
butte de terre tressée d'ajoncs penchés.

Ses fins poignets cassés en coupe de chandelier portaient haut le plateau sur lequel elle m'offrait figues et citrons, ses prunelles attachées à l'oeil de mon front pour garder l'équilibre des gestes lents et du cher sourire inchangé.

Tes cils ont l'éveil tendre
Des rameaux noirs après la pluie,
Emerveillable.
Et tes lentes mains
Dénouent ta taille,
Opalescente,
Ma désirable.
Ton front-langueur silencieux blanchit
A trop aspirer la lumière.
Je te regarde et te regarde
Avec cette attente désarmée
Qui veut bercer tes eaux défaites.

Couleur des chemins tièdes, ta main dessine le vent.
Mime l'espace d'un portrait irréel. S'ouvre sur des
surfaces ignorées. Penché sur ma fièvre, aimé, qui que
tu sois, je te consumerai.

Tu revivras alors en moi, danseuse bleue grandie
de tes doigts. Souple jet d'eau contre le crépuscule.

Insensiblement, le front a débordé la page, parce
qu'insensiblement les roseaux ont étiré leurs feuil-
lets. Comment a-t-on perçu que midi, en son centre
exact, venait de prendre place ?

Dans l'air statuaire, les pelures pétillent.

Le silence craque.

Les jointures se rident.

Une guêpe respire au creux d'un anneau.

L'aigrette pointée, archer menuisé, tourne déjà dos
au souffle attendu... pressenti ?

Quelle tension soutient l'air arc-bouté ?

La saison change
qui connut ton enfance
lent déploiement de renaissance.
l'oeil suit la main
vers la hauteur.
premier matin après l'adolescence
l'arbre t'attire hors de toi-même
en lui où tu n'es plus
où tu revis.
dernière veille à ton enfance
premier matin... c'est bien cela.
ah ! trembler devant l'autre
vouloir connaître enfin
l'été de mer exaspérant.

Puissant dans sa couleur, mais transparent de fragilité sur sa tige, sa résistance au vent, le savez-vous, est étonnante.

Un coquelicot seul s'est gravé dans l'argile de ma tempe.